

LA VIE AU XVIII^e SIÈCLE EN CENTRE-EST-BRETAGNE (SUITE – 3^e PARTIE)

Les artisans et ouvriers de la filière métallurgique - 1^{ère} partie

Cet article centré sur le XVIII^e siècle mais accompagné d'un éclairage sur les origines et sur l'évolution ultérieure de ces métiers

Naissance de la métallurgie

AL'ÂGE DIT DU BRONZE, nos ancêtres, maîtrisant le feu, eurent la surprise d'observer que lorsqu'ils entretenaient durablement des foyers importants, des pierres, au contact des flammes et des braises, laissaient s'écouler des métaux lourds et mous tels que le plomb, l'or, l'argent, le cuivre, l'étain. Partant de l'examen de ces pierres, ils apprirent à reconnaître des minerais, des oxydes métalliques. Ils obtinrent de meilleurs résultats en poussant la température des feux, en construisant des fours fermés et réfractaires en terre, en inventant des systèmes de ventilation d'abord faits de bois évidés semblables aux *bouffadous* dans lesquels il leur fallait souffler, puis des éventails avant de concevoir des soufflets de cuir. Nos ancêtres surent aussi faire le choix de combustibles permettant d'atteindre plus facilement les températures nécessaires pour faire fondre les métaux lourds. En cela, l'invention du charbon de bois fut essentielle. En mélangeant dans des coupelles des éléments différents chauffés à haute température, ils obtinrent des alliages divers dont le *bronze*. Cet alliage a la particularité d'avoir une dureté supérieure à celle de ses composants. Son apparition permit de fabriquer des outils et des armes plus efficaces qu'auparavant.

Les Celtes franchirent un pas encore plus décisif à force de pousser les températures de leurs fours jusqu'à plus de 1500°. Miracle! Des pierres livrèrent un écoulement de *fer*. Ce nouveau métal extrêmement résistant a des qualités supérieures à celles du bronze. Il est plus léger, il peut être forgé et donner des bords durs et tranchants faciles à aiguiser. Relativement abondant, ses gisements sont faciles à repérer : au contact de l'air, son minerai produit un oxyde qui teinte les cours d'eau ou les pierres qui le renferment. Cette découverte transforma la vie des Celtes et fa-

vorisa leur expansion territoriale à partir de leur foyer d'origine situé entre Haut-Rhin et Haut-Danube. Partis à la conquête de l'Europe occidentale, ils occupèrent notre région du Centre-Bretagne vers 500 av. J.C. et y introduisirent la civilisation du fer.

Au début de l'Âge du fer, il semble que les métallurgistes couvraient, sans s'être spécialisés, toutes les opérations nécessaires à la fabrication des armes ou des outils : extraction du minerai à partir de petites carrières, obtention de lingots dans des fours primitifs, travail de forge proprement dit, fabrication du charbon de bois. Mais au fil des siècles les acteurs de la



filière se spécialisèrent : carriers en minerais, fondeurs, forgerons, cloutiers, charbonniers.

La découverte de gisements de fer en forêt de Paimpont, appelée forêt de Brécilien jusqu'à la Révolution, permit le développement d'une filière artisanale métallurgique dès les premiers siècles de l'occupation celte. En 1988, des chercheurs ont retrouvé dans cette forêt plusieurs vestiges de fours datant de deux mille ans. Citons celui découvert au bord de l'étang du Per-ray et ceux du village de Couedouan.

Au cours du Moyen-Âge et pendant la Renaissance, les renseignements conservés sont très rares.

L'existence de forges tenues par des moines est signalée dès le XIII^e siècle, probablement à proximité du Gué-de-Plélan. Il semble que les seigneurs propriétaires de Paimpont (les Gaël-Montfort et les Lohéac, les Rosmadec, les Laval puis les La Trémoille) se contentent de concéder des droits d'exploitation aux acteurs de cette filière dont la production est pour l'essentiel tournée vers les métiers de cloutier, forgeron et maré-



chaux. On voit signaler des « forges grossières » dans les comptes de la châtellenie de Brécilien en 1419. On peut cependant légitimement avancer qu'une activité très probablement constante a existé, si l'on tient compte du savoir-faire constaté plus tardivement et ne pouvant s'expliquer qu'à partir d'un acquis ancien. L'existence des maisons et forges de cloutiers de belle facture témoignent d'une activité lucrative bien antérieure au XVII^e siècle.

En 1653, un grand changement d'échelle se produit quand le massif forestier est acheté au duc et à la duchesse de La Trémoille par MM. d'Andigné et de Farcy. Ceux-ci vont installer une véritable industrie aux forges de Paimpont et pratiquer un faire-valoir direct des ressources minières et forestières. Ils vont y construire des hauts-fourneaux, créer des étangs étagés pour fournir la force de l'eau aux roues hydrauliques animant de puissants *martinets* (marteaux), des soufflets, un train de laminoirs. Ils vont faire venir de l'extérieur des ouvriers qualifiés et des techniciens expérimentés, réduire les droits coutumiers des paysans en forêt pour rationaliser la production de bois. Un large pan de l'activité glisse du registre de l'artisanat indépendant à celui du salariat relevant de grands entrepreneurs, maîtres de forges.

Au XIX^e siècle, nouveau pas, la forêt de Paimpont et ses forges, deviennent la propriété du duc d'Aumale, fils du roi Louis-Philippe. A l'abdication de son père, le duc est condamné à l'exil. Une partie de ses biens est confisquée par l'État. Si les forges restent

sa propriété, ces événements ont des conséquences fâcheuses sur le plan financier. Vieillissante, manquant de fonds pour le renouvellement de son matériel, la fonderie voit son déclin se confirmer aux alentours de 1870. Une famille d'armateurs et industriels nantais, les Levesque rachètent forêt et forges en 1875. Mais le départ de leur directeur, M. Thuault qui quitte les forges avec des ouvriers qualifiés pour lancer à Ploërmel une aciérie partiellement électrifiée trouble la conduite de l'entreprise dans un contexte où d'autres fonderies sont mieux placées.

En 1884, les hauts-fourneaux sont arrêtés. Le nouveau directeur, M. Poulain, tente sans succès durable, de continuer une activité de moulage par recyclage de la fonte, provenant de machines mises au rebut, vendues par des ferrailleurs. En conséquence, les minières ne sont plus utiles aux forges de Paimpont. L'usage de la houille remplaçant le charbon de bois fait disparaître les charbonniers. L'économie locale s'écroule par pans successifs.

En 1900, les bâtiments des forges sont loués par M. Albert Edet, technicien de grand talent, qui réussit à créer une manufacture de pièces mécaniques renommée (meules, vis de pressoir, chaudières). Sous la direction de son fils, M. Yves Edet, les ateliers produisent de l'outillage agricole (en particulier des rouleaux agricoles). Mais en 1954, il doit fermer ses ateliers mettant un terme à trois cents ans d'activité.



A 500 mètres, les Basses-forges subissent un sort comparable. D'abord annexe de la fonderie réservée à la mécanique où travaillent forgerons et ajusteurs, un historique *Gros Marteau* dont le son retentit à des kilomètres, ces ateliers sombrent à leur tour. M. Levesque essaie de rentabiliser une partie du site en y installant un moulin à tan actionné par une roue hydraulique. La concurrence de tanneries beaucoup plus importantes, telles que celles du Roc-Saint-An-

dré, finit par conduire le dernier meunier, M. Auguste Danet, à arrêter cette activité vers la fin du XIX^e siècle.

En quelques années, les bâtiments des forges et des Basses-forges se dégradent, sont envahis par les ronces et les arbres.

Seuls les bâtiments de la Fenderie, où se trouvaient les laminoirs et un atelier de découpage de tôles de fer, connaissent encore une occupation. M. Levesque y avait installé vers 1880 un moulin conduit par M. Névot et une scierie confiée à M. Gernigon. Les descendants de M. Gernigon, locataires de la scierie et devenus ceux du moulin, maintiennent leur activité jusqu'au cours des années 1960.

Dernier sursaut : dans les années 1960-1970, M. de Clerville, descendant des Levesque, tirant parti des étangs et canaux qui alimentaient les forges, ouvre une laverie industrielle dans des locaux restés utilisables. Le succès de cette laverie amène son déplacement en région rennaise plus proche de sa clientèle. S'achève avec ce départ toute activité industrielle.

Depuis quelques années, le propriétaire actuel des forges agit pour restaurer les bâtiments significatifs afin d'en faire un musée gardant le témoignage de cette forge historique.

Les carrières

Au XVII^e siècle, il est préférable de parler de carrières plutôt que de mineurs. En effet, en forêt de Brécilien, une multitude de petits gisements sont exploités sous forme de carrières à ciel ouvert peu profondes, juxtaposées, ce qui donne, aujourd'hui à ces endroits, l'aspect d'un paysage lunaire piqueté de cirques intriqués, chacun d'une trentaine de mètres de diamètre



pour une profondeur d'environ six mètres. Ces *minières* sont situées sur des zones de dépôts sédimentaires superficiels datant du Tertiaire ou sous formes

de filons infiltrant les grès armoricains sous-jacents datant du Primaire. Leurs traces, bien visibles sont retrouvées dans la vallée de La Moutte, à La Gelée, à La Prée et à l'Étang Bleu. Beaucoup d'autres sont soupçonnées ici et là.

Ces carrières sont des saisonniers, semble-t-il, assez mal payés. On arrêta l'exploitation des minières dès qu'une réserve de minerai d'environ une année avait été constituée. Le nombre de ces mineurs, tributaire de la qualité des filons, de la production des hauts-fourneaux et des réserves, semble avoir été très variable. Avant la prise en mains des forges par MM. d'Andigné et de Farcy, on peut penser qu'une dizaine de carrières suffisait. Il faut alors extraire grosso modo cinq tonnes de pierre pour fabriquer une tonne de fer. Le compte de ces saisonniers n'a pas pu être clairement établi. Au début du XIX^e siècle, les forges ont eu recours jusqu'à 150 à 200 mineurs. Mais au milieu de ce siècle, le minerai étant acheté pour une large partie ailleurs, leur nombre tombe à une dizaine, employés d'une manière plus continue. Ce travail ne semble pas avoir fait naître de patronymes locaux, si ce n'est celui de Minier à Concoret (mais il peut s'agir d'une simple coïncidence ; l'abbé Pierre-Paul Guillotin signale d'ailleurs une famille Minier venant de l'étranger).

Pendant longtemps l'exploitation de ces gisements peu profonds est relativement simple. La pierre contenant le minerai est disposée en strates parallèles de grès ferrifère d'une vingtaine de centimètres d'épaisseur faciles à casser en petits blocs. Pioches et barres à mines sont suffisantes. Au pire, des coins de bois humidifiés, saisis par le gel en hiver, permettent l'éclatement des pierres plus massives. Quelques tombereaux suffisent à transporter le minerai jusqu'aux fours avant le recours à du minerai venant de l'étranger et particulièrement de Pléché, de La Mayenne et tardivement de Bilbao en Espagne. Cette évolution nécessite le développement de tout un voiturage d'autant plus que le souci d'améliorer la qualité du fer oblige à faire venir un adjuvant calcaire acheté à Pont-Réan et dans la région nantaise. En revanche, on remarque que le mélange des minerais locaux permet d'obtenir un degré de fusion plus bas, voisin de 1250°. Ils contiennent donc un *fondant* qui offre un avantage considérable.

Au lieu dit aujourd'hui l'Étang Bleu, au nord de Paimpont, sur les Landes Saint-Judicaël, un filon important d'un diamètre de plus de cent mètres finit par s'imposer. Cette carrière sera ouverte jusqu'en 1866. Son exploitation est reprise de 1872 à 1884, date de la fermeture des hauts-fourneaux.



En 1900, une société parisienne, Monin et Cie, obtient la concession du site et y entreprend une extraction industrielle du minerai. Cette exploitation demande alors une infrastructure évoluée : rampes, chariots tirés par des chevaux, monte-charges et treuils.

De cette carrière sous-exploitée, on fait une entreprise moderne. Elle est placée sous la direction de M. Champettier qui introduit des cadres et des agents de maîtrise venant du nord et de l'est de la France ainsi que des mineurs italiens rejoignant de nombreux ouvriers locaux. Vers 1900, il fait construire une voie ferrée électrifiée (pour éviter les risques d'incendier la forêt avec des locomotives à vapeur) entre le site d'exploitation et la gare de Mauron afin d'expédier la production vers Saint-Malo. De là, le minerai gagne le nord de la France et l'étranger.

L'ancienne carrière est devenue une véritable mine. En 1903, la « Mine de fer de Paimpont » emploie 210 ouvriers et près de 300 en 1905. A une cinquantaine de mètres de profondeur, une plateforme est nivelée pour recevoir une installation technique d'où partent quelques galeries d'exploitation, descendant à 70 mètres. On y construit des bâtiments pour recevoir machines à vapeur, moteurs, pompes et broyeurs. Le travail y est dur. Les ouvriers extraient le minerai à la pioche et chargent de lourds blocs sur des wagonnets « Decauville » qu'il leur faut pousser jusqu'au bas d'une rampe inclinée. De là, ils sont remontés à la surface au moyen d'un treuil. Le minerai a un pourcentage de terre trop important pour être directement utilisable en fonderie. Le poids de cette terre grève le coût du transport. Aussi, une installation de lavage est établie ainsi qu'une rampe surélevée recevant des wagons pour son expédition vers Mauron.

Au fur et à mesure du creusement de la mine, on rencontre des sources de plus en plus abondantes provoquant de dangereuses inondations des galeries et contrariant le travail des mineurs. Malgré les pompes, les conditions de travail deviennent de plus en plus pénibles et dangereuses au long de filons dont la te-

neur en fer décroît. Le minerai lavé sur place entraîne une pollution massive et préoccupante des étangs de Paimpont, de la Fenderie et des Forges ainsi que du cours de l'Aff, ce qui entraîne une multiplication des plaintes par les riverains allant de l'empêchement du lavage du linge et de l'abreuvement des animaux à, plus grave, l'impossibilité de faire du cidre... De vives protestations sont envoyées de Guer, Carentoir, La Gacilly, Redon obligeant la société à modifier de manière coûteuse ses méthodes de lavage.

En 1912, l'affaiblissement de la teneur en fer des filons et les charges entraînées par la lutte contre la pollution des eaux et le pompage sont tels que l'extraction est suspendue. C'est une catastrophe économique. Le personnel étranger quitte la région tandis qu'une faible partie des ouvriers locaux trouve à s'employer dans des carrières ordinaires ou comme bûcherons. Tous les autres doivent partir avec leur famille chercher un nouveau travail au loin.

La fin de la guerre de 1914-1918 ouvre l'accès au minerai lorrain, allemand, suédois beaucoup plus riche. La mine de Paimpont perd définitivement tout intérêt économique. On cesse de la maintenir hors d'eau. Abandonnée, son site devient un très profond étang qui est maintenant utilisé pour l'alimentation en eau de la commune de Paimpont.

A suivre...

Joseph BOULÉ
Adhérent n° 0367